

Jean-Claude Mourlevat, Lauréate du prix de littérature à la mémoire d'Astrid Lindgren 2021

L'amour des livres et de la littérature apparaît comme un fil rouge dans l'œuvre de l'écrivain français Jean-Claude Mourlevat. Depuis la publication de son premier roman en 1997, il a écrit une trentaine d'ouvrages traduits dans près de vingt langues. S'il s'inscrit dans la tradition littéraire, les univers qu'il crée ne ressemblent à aucun autre. Il donne vie à des récits nouveaux qui se distinguent par des intrigues surprenantes et des dénouements inattendus.

Jean-Claude Mourlevat revisite brillamment la tradition du conte, abordant les sujets les plus beaux comme les plus difficiles. Ses récits abolissent le temps et l'espace et évoquent dans une prose onirique et efficace des questions éternelles comme le désir et l'amour, la vulnérabilité et la guerre. L'œuvre toujours surprenante de Mourlevat ancre la trame antique de l'épopée dans une réalité contemporaine.

Motivation du jury

Le personnage principal de l'irrésistible roman animalier *Jefferson* (2018) est un hérisson féru de lecture qui se rend régulièrement à la bibliothèque. Son livre favori est un roman d'aventures intitulé « Seul sur le fleuve ». Ce récit est à tel point captivant et émouvant qu'il le tient éveillé pendant deux nuits d'affilée, l'obligeant à sortir son mouchoir à plusieurs reprises pour sécher ses yeux. Lorsqu'accusé du meurtre de son coiffeur, il se voit contraint de fuir son abri sûr, la lecture des romans se révèle vitale.

L'album jeunesse *Le petit royaume* (2000) se déroule dans une contrée qui ne connaît que l'hiver, quelque part dans le Nord. Son roi y a fait édifier une bibliothèque plus belle que son palais. Le monarque et ses sujets sont des lecteurs enthousiastes qui adorent les livres. Aussi, lorsqu'on lui fait remarquer que les chemins sont en mauvais état, le roi fait équiper les calèches de livres et d'encyclopédies. Pourtant, les choses prennent une tout autre tournure après le couronnement d'un nouveau roi qui interdit tous les livres et dote le pays d'une puissante armée et d'immenses navires. Toutefois, lorsque ce roi belliqueux et analphabète apprend à lire et à écrire, il change d'attitude et consacre tout son temps à la

lecture. La force de la culture et de la littérature s'oppose ici de manière saisissante à la dictature et à la guerre dans un style facile à comprendre même pour les jeunes enfants.

Roman aux aspects multiples, *Le chagrin du roi mort* (2009) décrit une merveilleuse bibliothèque composée de milliers d'ouvrages. Pour trouver les livres qu'ils cherchent, les visiteurs se déplacent sur des charriots entre les étagères, dans une agréable odeur de cuir, de bois et de papier. L'importance que prennent le livre et la lecture dans l'œuvre de Mourlevat a peut-être sa source dans l'enfance de l'auteur, vécue dans une maison sans livre. Né en 1952 à Ambert, en Auvergne, cinquième d'une fratrie de six enfants, il a grandi dans une ferme. Son père était en outre meunier. La nature lui a laissé une forte impression : il a évoqué les nuits noires, les forêts denses, les chutes de neige et les inondations printanières.

Dans son récit autobiographique, *Je voudrais rentrer à la maison* (2002), Mourlevat retrace en plusieurs épisodes les souvenirs sombres de ses huit années passées à l'internat, de la sixième à la terminale. La vie y était rude, les professeurs sévères et le jeune Jean-Claude souffrait du mal du pays et se sentait malheureux. Comme il l'a relaté dans divers contextes, il a trouvé son salut dans la littérature. Sa première grande expérience littéraire, la lecture de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, l'a profondément marqué. À la lecture de l'incipit, « En 1632, je naquis à New York », il a eu l'impression qu'une voix sortait du livre et lui parlait. Le roman de Franz Kafka, *Le château*, que Mourlevat décrit comme le livre de sa vie, a également beaucoup compté pour lui.

Des débuts tardifs

Jean-Claude Mourlevat fait ses débuts en littérature relativement tard avec l'album *Histoire de l'enfant et de l'œuf*, en 1997, et devient ensuite écrivain à plein temps. Professeur de formation, il fait des études d'allemand à Strasbourg, Toulouse, Bonn et Paris, avant d'exercer la profession d'enseignant pendant cinq ans. Mourlevat a par ailleurs suivi une formation théâtrale, travaillé comme metteur en scène et comédien, et interprété un clown. Il a monté des œuvres classiques de Brecht, Cocteau et Shakespeare et écrit ses propres pièces. Pour Mourlevat, l'activité théâtrale présente de nombreuses similitudes avec

l'écriture. Il s'agit dans les deux cas d'arranger et d'organiser, un travail à la fois technique et émotionnel qui implique de contrôler, tout en osant se livrer.

Le roman *L'Enfant océan* (1999), qui a été très remarqué et a fait connaître Mourlevat auprès d'un plus large public, est très proche du théâtre. Il s'agit d'un récit polyphonique dans lequel s'opposent différentes voix. Elles décrivent en plusieurs épisodes, ou actes comme dans une pièce de théâtre, la fugue de sept frères, dont trois paires de jumeaux, fuyant des parents redoutables. Yann, le plus jeune, est âgé de dix ans, mais a le corps d'un enfant de deux ans et ne parle presque pas. Il est intelligent, aime à lire et possède des pouvoirs magiques. C'est donc lui qui guide la fratrie dans son périple à la fois éprouvant et dangereux vers l'ouest, en direction de l'océan. Il apparaît comme un ange gardien venu veiller sur ses frères aînés. Yann est l'un des nombreux personnages qui, dans l'œuvre de Mourlevat, ont droit de cité dans un univers de conte surnaturel plus que réel.

Le récit de *L'Enfant océan* est conté en partie par les frères et leurs parents, mais aussi par les protagonistes que les garçons rencontrent sur leur chemin, qu'ils se contentent de les observer ou interviennent pour les aider, comme le chauffeur qui les transporte sur un bout de chemin ou la boulangère qui leur donne du pain. La prose fluide et rythmée s'adapte au point de vue particulier de chaque narrateur, se faisant ainsi le reflet de leurs différentes personnalités. *L'Enfant océan* illustre la façon qu'a Mourlevat de s'emparer du conte et de son schéma narratif, la source d'inspiration étant ici *Le Petit Poucet* paru dans le recueil de Charles Perrault en 1697. Si le sujet du conte confère à la description une dimension intemporelle, son caractère extrêmement réaliste ancre le récit dans la France contemporaine. Le roman capte à travers de petits détails la misère et la violence qui caractérisent le quotidien des enfants, maltraités par leur père. Les hiérarchies sociales qui structurent la société sont admirablement mises en lumière, notamment dans la scène relatant la visite de l'assistante sociale de l'école qui a une brève discussion avec la mère sur les marches devant la maison. Elle n'est pas invitée à entrer.

Un grand poète épique

L'œuvre extrêmement variée de Mourlevat s'adresse aussi bien aux jeunes enfants qu'aux adolescents et aux adultes. Il écrit des romans à vocation sociale s'inscrivant dans des genres

tels que le conte, la fable, le fantastique et la science-fiction, ainsi que des romans autobiographiques et des documentaires. C'est le cas par exemple de *Sophie Scholl : Non à la lâcheté* (2013), qui retrace l'histoire de cette étudiante allemande engagée dans la lutte contre le régime nazi, et qui fut arrêtée puis guillotinée à seulement 22 ans.

Cependant, Jean-Claude Mourlevat est avant tout un grand poète épique, capable de créer des mondes imaginaires qui ne ressemblent à aucun autre. S'inspirant des récits traditionnels, il façonne de nouvelles histoires qui se distinguent par des intrigues surprenantes et des dénouements inattendus. Il brouille les frontières entre les genres en veillant à toujours garder un lien avec la réalité contemporaine qui apparaît sous un nouveau jour. La lutte entre forces antagonistes constitutives des contes est un élément essentiel des romans de Mourlevat, même si elle prend souvent des tournants inattendus et peut se terminer de manière imprévisible, comme dans *Le chagrin du roi mort*, le récit de deux frères séparés et dressés l'un contre l'autre. Courage, esprit de sacrifice et solidarité sont mis à l'épreuve et confrontés au mal, à la barbarie et à la guerre.

La narration est parfois elle-même thématisée. Coucher ses expériences sur le papier peut être un moyen de lutter contre l'oubli ou de se façonner une identité, à l'exemple de Tomek dans *La rivière à l'envers* (2000). Le récit composé de deux parties est raconté par deux narrateurs, Tomek et Hannah, tous deux en quête de la rivière qui coule à l'envers, et dont l'eau empêche de mourir. La même histoire est ainsi racontée de différents points de vue. Le lecteur est entraîné dans un récit picaresque méandreux à travers des paysages étranges aux accents allégoriques et mystiques, dont la Forêt de l'Oubli, l'Île Inexistante et la Montagne Sacrée. Les personnages de ce conte poétique lumineux sont portés par l'amour, le désir et le courage. Pour sauver l'oiseau qui lui tient énormément à cœur, Hannah traverse de vastes étendues désertiques, où seuls des chameliers solitaires se profilent à l'horizon sur les dunes ondulantes. Chez Mourlevat, le thème antique de l'eau de la vie se pare d'une splendeur et d'une originalité singulières.

L'amour de la neige et de l'hiver

Les récits de Mourlevat se situent souvent dans des époques et des lieux indéterminés. On a parfois l'impression d'être plongé dans un univers médiéval, bien avant la révolution

industrielle et la société numérique des années 2000 : un monde où les moyens de communication modernes tels que la voiture, le train et l'avion sont absents, un monde sans ordinateur ni téléphone portable. Les lieux symboliques du conte, la forêt, la montagne et la mer, dont les contours sont généralement flous, sont remplis de détails réalistes. Mourlevat dépeint souvent des paysages hivernaux solitaires, marqués par un froid glacial, d'épaisses couches de neige et des vents perçants, comme dans *Le chagrin du roi mort* (2009), un roman aux accents dramatiques. Une sensibilité nordique se dégage des scènes hivernales décrites par Mourlevat, et l'histoire de ce roman évoque à bien des égards la saga de Njál, la plus célèbre des légendes islandaises.

D'autres récits sont en revanche inscrits dans un lieu et une époque clairement définis. C'est le cas notamment de *La balafre* (1998), le premier roman jeunesse de Mourlevat. L'action se déroule dans un petit village français où Olivier, le narrateur, emménage avec sa famille en raison du travail de son père. L'adolescent de treize ans se sent abandonné et entièrement livré à lui-même. Oscillant entre fantastique et réalité, le récit entraîne progressivement Olivier dans un monde obscur, peuplé de phénomènes mystérieux. Il est attaqué par un chien qu'il est le seul à voir et fait la rencontre d'une vieille femme. Petit à petit, une histoire datant de l'occupation allemande au début de la Seconde Guerre mondiale fait surface : une histoire teintée de délation, de racisme et de persécution des Juifs, mais aussi de résistance.

Le roman *Terrienne* (2011), un remarquable récit de science-fiction d'une grande originalité se situe également dans le présent. Âgée de dix-sept ans, l'héroïne Anne Collodi part à la recherche de sa sœur aînée qui a disparu sans laisser de trace le jour de son mariage. Sous certains aspects, le roman peut être vu comme une variation sur le thème de Barbe Bleue, cet homme terrible qui tue ses femmes et enferme leurs corps dans une pièce fermée à clé. Enlevée par son mari, la sœur se retrouve dans un monde parallèle, un monde terrifiant, sans vie, sans mouvement, sans rire et sans joie. La vie y est efficace, silencieuse, structurée et programmée dans ses moindres détails. L'oxygène essentiel à la vie est éliminé et il est interdit de respirer. Les personnes qui s'écartent du droit chemin risquent notamment d'être défenestrées. Généralement, la mort intervient vers cinquante ans, souvent due à l'ennui. Ce récit captivant et surprenant de bout en bout peut également être lu comme une paraphrase délibérée du mythe d'Orphée et d'Eurydice. Il se révèle comme un hommage à

l'existence sensuelle, mais aussi à la vie ordinaire pleine d'odeurs, de sons, de couleurs, de saleté et de bruit. Si Anne porte le même nom que l'auteur du célèbre conte relatant les aventures de Pinocchio, le petit pantin de bois animé par une intense soif de vivre, ce n'est pas un hasard.

Des pérégrinations symboliques

Les personnages de Mourlevat sont la plupart du temps abandonnés, souvent orphelins et exclus. Ils doivent se créer eux-mêmes un avenir. Le périple et le voyage sont ainsi des éléments récurrents dans son œuvre, souvent dotés d'une signification symbolique. Pour les jeunes gens, ils peuvent prendre la forme de voyages initiatiques illustrant le passage à la vie adulte. Mais ils peuvent également incarner une prise de distance temporaire par rapport au monde des adultes. Dans *La rivière à l'envers*, Tomek fuit la tristesse de son quotidien et son avenir programmé pour explorer des contrées inconnues et surmonter des épreuves difficiles. Dans *Le chagrin du roi mort*, il faut sept ans à l'un des deux frères pour rentrer chez lui à l'issue de la guerre à laquelle il a participé. Il erre au hasard des chemins avec la vaine espérance de retrouver l'amour duquel il a été séparé pendant la guerre. Le voyage récurrent semble être l'expression d'une rupture nécessaire avec la réalité, l'étape d'un processus de maturation qui contraint les jeunes d'une part à la solitude et d'autre part à aborder de front les questions existentielles. Les livres de Mourlevat sont loin de tous avoir une fin heureuse et harmonieuse. Les jeunes sont au contraire confrontés à une réalité sans merci, marquée par la souffrance, la séparation et la mort.

L'école, en particulier l'internat, est un thème récurrent dans l'œuvre de Mourlevat. Chez lui, les écoles s'apparentent presque à des prisons. C'est ainsi qu'elles apparaissent notamment dans *Le combat d'hiver* (2006), un roman pour adolescents primé, traduit en vingt langues. Ce récit s'articule autour de quatre jeunes orphelins, élèves dans un internat aux règles particulièrement rudes et oppressantes. Les adolescents, deux filles et deux garçons, s'évadent de l'école afin de reprendre la lutte de leurs parents contre la tyrannie et la cruauté d'une société dictatoriale. Cette histoire habilement construite se déroule en partie dans un pays imaginaire. Mourlevat joue avec les contrastes, dresse un tableau en noir et blanc où s'affrontent le bien et le mal, et lâche des hommes-chiens sanguinaires

surgissant de tous côtés, comme dans les combats de gladiateurs de l'Empire romain. Mais le récit est avant tout un hymne grandiose à la liberté et à l'art.

Humanisme

L'école est présentée avec plus d'humour dans *La troisième vengeance de Robert Poutifard* (2004), le récit d'un instituteur qui déteste son métier et ses élèves insupportables, écrit dans l'esprit de Roald Dahl. Une fois en retraite, l'instituteur veut se venger de toutes les humiliations qu'il a subies au cours de sa carrière. La méthode avec laquelle il planifie sa vengeance est décrite avec beaucoup de talent et d'humour noir dans un roman brutal sur les conditions d'enseignement. On retrouve un humour plus léger dans *La ballade de Cornebique* (2004), un récit qui comme *Jefferson* met en scène des animaux. Cornebique est un petit bouc qui souffre d'un chagrin d'amour. Pour prendre du recul, il entreprend un voyage qui va durer cinq ans. Ses expériences et aventures, ses joies comme ses peines, sont décrites dans un mélange de burlesque exubérant et de mélancolie triste.

Dans l'œuvre de Jean-Claude Mourlevat, la littérature, la musique et l'art apparaissent comme de puissants contre-pouvoirs dans un monde marqué par la brutalité et la barbarie. Ainsi, dans *Le combat d'hiver* la chanson de Milena insuffle un nouvel espoir et un sentiment de solidarité aux personnes qui se rassemblent autour d'elle. Et Cornebique, qui est un joueur de banjo virtuose, trouve dans la musique une source de réconfort et de joie. L'œuvre de Mourlevat se distingue par son humanisme profond et optimiste, qui trouve souvent son expression dans l'action des personnages. Elle est imprégnée d'un rare désir de bonté qui rend les récits particulièrement touchants. Abolissant le temps et l'espace, l'univers littéraire de Mourlevat s'ouvre au pire comme au meilleur.